

DENSE

DANSEUSE ET CHORÉGRAPHE CONTEMPORAINE, MATHILDE MONNIER REVENDIQUE UN MOUVEMENT À VIF, TOUCHÉ PAR LA GRÂCE DE LA MARGE ET DU HASARD.

Texte : Hélène de Virieu / Photo : Marc Coudrais

Elle grignote lentement quelques raviolis à la vapeur, laisse le petit monticule de riz en plan. Ergote à bout de baguettes sur la verdure fatiguée. Commande un café. Mathilde Monnier danse, et ça se voit. Silhouette sèche et nerveuse, des sillons dans la peau claire et un visage enfantin malgré la quarantaine balbutiante. Danseuse et chorégraphe, elle dirige depuis 1995 le Centre national chorégraphique de Montpellier, le plus important d'Europe. Une conquête comme une preuve de confiance, obtenue presque sans effort.

Mathilde Monnier n'a pas connu de heurts, pas de traversées du désert. Elle a pourtant dansé si tard. A 17 ans. Mais elle est sérieuse. Après une enfance marocaine – suivant les pérégrinations de son père, ingénieur dans le textile –, elle rentre à Mulhouse. Se jette dans la danse après avoir traversé un cours, un soir, pour aller y chercher une amie. « Un hasard bien agencé, il n'y a jamais vraiment de hasard. » Depuis elle n'a plus lâché la barre. « Je travaille huit heures par jour. Je ne prends jamais de vacances, ça m'ennuie. Je ne vis que pour ça », disait-elle il y a quelques années. Le constat vaut toujours. « On n'a pas le choix quand on s'y met si tard. » Elle y entre de plain-pied, se frotte à la danse américaine – abstraite et à la mode –, avec Viola Farber, à Angers. Merce Cunningham et Bob Wilson, à New York. Elle s'y pique aussi, indocile, et mâtine l'abstraction avec le jeu de bras allemand. Mélange les écoles pour obtenir son suc à elle. Au plus près du corps, de son mouvement et de sa sève. Elle nous tend un miroir, dépouillé, parfois violent, où les corps s'appréhendent dans la tension et l'urgence. Une danse à nu. Celle qu'elle préfère, la contemporaine. Elle y est ancrée de façon religieuse, une espèce de conviction mystique. « La nouvelle danse est une autre pensée sur le monde, en adéquation avec lui. » Un monde ouvert à tous vents. Qui permet la fusion avec d'autres arts, musique, vidéo, théâtre... Qui isole chaque danseur, comme l'individu dans la société, le place en porte-à-faux, face aux autres, en lutte. Là où la « classique » met en valeur le couple et des ensembles rassurants. Pour nourrir ses chorégraphies, elle va « interroger les autres milieux ».

Elle fouille du côté « des états limites, des marges, de tout ce qui est rejeté ». L'enfermement, la psychiatrie, l'autisme dans *Bruit blanc*. L'Afrique où elle a vécu dans *Pour Antigone*. C'est à chaque fois comme « chercheur » qu'elle pénètre un milieu, ou « comme cinéaste ».

Elle cite Claire Denis, la réalisatrice de *Beau travail*, qu'elle a rencontrée, avec qui elle se sent des affinités, une façon d'aborder de plein fouet des sujets délicats. L'envie de prendre une caméra la titille. Une porte de sortie « pour plus tard ». Elle crée aussi à partir de ses lectures, Foucault et d'autres. Angot. L'écrivain phare de l'autofiction, « une amie », qui parle ego pour raconter ce que l'on vit tous, l'a contactée. Elles ont monté un spectacle ensemble. C'était en 1997, *Arrêtez, arrêtons, arrête*, un monologue fondu dans une chorégraphie, ou l'inverse. « Elle me dérange sans que je sache vraiment où », dit Monnier d'Angot. « Elle prend des risques, à chaque fois. C'est ça que je respecte. Elle interroge la place du héros dans le livre. Chez elle, il n'y a pas de personnage central. Ce n'est que de la parole. C'est une écriture qui doit être entendue plus que lue. » Cette façon de parler de soi, de voir la vie à vif, pleine de hasards, même « bien agencés », et de contradictions les réunit. De ce centre montpelliérain, Mathilde Monnier veut faire un « lieu multiple de création et de recherche, un lieu traversé ». Des mots qu'elle accompagne de chiffres, elle y tient, c'est concret ça. « C'est de l'argent public quand même. » La masse salariale, 90 personnes, 33 400 spectateurs par an, 7 compagnies en résidence, une moyenne de 10 heures par jour dans les studios, 75 représentations en France et à l'étranger. Elle s'accroche à l'objectif, « là où tout est subjectif, l'art ».

« C'est très politique comme idée mais c'est essentiel. » « Politique et essentiel » aussi, sa volonté de travailler seule après des années de duos. « On ne peut pas faire de concessions dans l'art. On ne peut être au plus près de soi que seule. Alors on peut prendre de vrais risques, quitte à se planter, ce n'est pas grave. »

Signé, signés, de et avec Mathilde Monnier, au Théâtre de la Ville, à Paris, du 20 au 24 mars.